

Le pin blanc Géant de notre histoire

Éric Rey-Lescure

Numéro 22, hiver 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18861ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rey-Lescure, É. (1984). Compte rendu de [Le pin blanc : géant de notre histoire]. *Continuité*, (22), 37–37.

Le pin blanc GÉANT DE NOTRE HISTOIRE

Le pin blanc, *Pinus strobus* pour les scientifiques ou pin de Weymouth pour les Européens, est le plus prestigieux des représentants du genre *Pinus* chez nous. Le seul à posséder cinq aiguilles rassemblées en faisceaux, ce conifère, qui peut vivre jusqu'à 500 ans, a trois autres cousins indigènes au Québec: le pin rouge, le pin gris omniprésent en Abitibi et enfin le pin dur ou pin rigide, tellement peu fréquent au Québec qu'il a été protégé par une des toutes premières réserves écologiques. De la vallée de l'Ouataouais jusqu'à l'île d'Anticosti, notre pin blanc projette sa silhouette familière aux branches perpendiculaires se relevant.

UN PASSÉ TRAGIQUE

Les premiers colons de la Nouvelle-France ont combattu la forêt avec la véhémence qu'aiguillonnait la peur de l'Indien, mais aussi pour bâtir des habitations, pour se chauffer et pour libérer des espaces de culture. Parmi les espèces présentes, le pin blanc, en raison de sa taille, convenait très bien à la confection de fortes charpentes et son bois mou, facile à travailler, fut utilisé par les colons dans la fabrication de meubles et d'autres objets qu'on retrouve dans un intérieur rustique. Par ailleurs, dès 1672, l'intérêt de la France pour les réserves de bois augmente, motivé par les besoins de la marine royale; il se porte d'abord sur tous les bois de chêne, puis sur les pins abondants dans les concessions de terre.

Plus tard, après la Conquête, le blocus continental décrété

par Napoléon force l'Angleterre à se tourner vers sa nouvelle colonie afin de se procurer les matières premières qui lui faisaient défaut.

Le majestueux pin blanc fut la proie de bûcherons travaillant, par-delà les mers, pour la marine britannique. Pendant tout le XIX^e siècle, de Kingston ou Ottawa jusqu'à Québec (le port d'embarquement), le fleuve servit au flottage d'immenses radeaux de bois, des cages conduites par les cageux —qu'il ne faut pas confondre avec les hommes de rivières, les



La silhouette d'un pin blanc solitaire et menacé.

Armand Corriveau

drapeurs. Une cage pouvait contenir jusqu'à 2 500 pièces de bois équarries, les plançons (1), guidées par 30 hommes ou plus (parmi lesquels les deux cageux légendaires Jos Monferand et Aimé Guérin).

Le premier radeau de bois arriva à Québec en 1806. Vers le milieu du siècle, on a compté plus de 2 000 cages par an à Québec. Peu à peu, la dévastation des forêts et l'avènement du chemin de fer provoquèrent la disparition de cette industrie artisanale, la dernière cage mouillant à Québec en 1911.

AVENIR INCERTAIN

Autrefois, seule la section du tronc dépourvue de branches était équarrie; le reste pourrissait sur place. Bien sûr, aujourd'hui, les progrès de la science ont favorisé une meilleure utilisation de chaque tige. Mais sommes-nous pour autant beaucoup plus sages que nos ancêtres? C'est à voir! Songez par exemple que l'exploitation du pin blanc se fait dans des contrées toujours plus éloignées, comme autour du lac Kipawa, à l'ouest du parc de la Vérendrye.

En outre, le pin blanc est une espèce pionnière qui a besoin d'un sol décapé de son humus pour que la graine puisse germer. Or, paradoxalement, beaucoup de forêts de pin résultent d'incendies qui, tout en brûlant rapidement l'humus, laissent sauves les semences des grands pins. La protection contre les incendies, chose bonne en soi, n'a pas incité l'exploitant forestier à favoriser la régénération naturelle du pin

blanc par une préparation mécanique du sol. Il aurait fallu d'autre part qu'on épargne un certain nombre d'arbres semenciers car les sources de semences reflètent les caractéristiques des parents, en l'occurrence les arbres laissés pour compte parce qu'ils étaient tarés, tordus ou fourchus (2).

UN PATRIMOINE À CONSERVER

Quant à la protection de nos arbres remarquables, aucun document législatif nouveau n'a été adopté depuis que la Commission des biens culturels s'est penchée sur la question en 1978. Qui connaît notre pin blanc champion qui se dresse dans la rue Gascon à Mascouche? Sa circonférence de 5,05m (1,61m de diamètre) qui rivalise avec le champion américain de 5,3m, ne justifie-t-elle pas qu'on veille à sa protection (3)? Enfin, il est trop tard pour qu'on désigne le pin blanc comme figure emblématique du Québec, depuis que l'Ontario se propose d'en faire son arbre provincial au terme d'une sélection portant sur trente espèces. Ce choix a déjà été celui des états du Maine et du Michigan. Le temps n'est-il pas venu, dans un tel contexte, de nous interroger sur l'avenir que nous comptons réserver à ce géant naturel de notre histoire? ■

Éric Rey-Lescure

(1) Robidoux, Léon-A. *Les cageux*. Éditions de l'Aurore, 1974.

(2) Communication du docteur Armand Corriveau, généticien au Service canadien des forêts à Sainte-Foy, Québec.

(3) Bernard, Henri. *Un patrimoine à protéger: nos vieux arbres*, Revue Archipays Vol. II, no 4 (1979), pp. 19-23.